

# Archie Shepp : « Je suis un Noir marxiste, c'est mon combat depuis toujours »

**Le créateur du free-jazz, activiste du Black Power, militant engagé dans la libération des Noirs, et surtout légende musicale, nous parle avec sagesse de tous les combats qui l'animent toujours malgré ses 83 printemps.**

Par [Julien Bouisset](#)

Publié le [31 janvier 2021 à 13h03](#)

Temps de lecture 12 min



Archie Shepp revient avec un nouvel album baptisé « Let My People Go » avec Jason Moran. (Julien Bouisset)



Il y a des rencontres qui « attrapent ». Archie Shepp a tout vu, tout joué, tout bousculé. L'enfant d'une Amérique ségrégationniste se prédestinait à devenir avocat ou enseignant. Il a finalement choisi le saxophone, principalement ténor et soprano, pour dénoncer la vision totalitaire d'un monde inégal et obtus. Et lorsqu'il nous reçoit dans sa maison d'Ivry-sur-Seine, c'est avec une mélodie dissonante jouée depuis sa cave, devant des partitions de son maître John Coltrane posées sur un pupitre, qu'il nous salue dès notre entrée. Sans même nous avoir vu.

Avant de se plonger dans plus de deux heures d'interview passionnante et dans un français presque impeccable. La France, il l'a découverte à la fin des années 1950, en se produisant notamment au mythique club de jazz Le Chat qui pêche, là où, en 1994, il a rencontré sa compagne, la journaliste et productrice de France-Culture Monette Berthommier.

L'eau a coulé sous les ponts depuis qu'Archie Shepp a tissé les détails du free-jazz avec Cecil Taylor. Même s'il semble faire tout son possible pour ne pas que le monde s'en rappelle. Par humilité. Alors, les amateurs comme les plus mélomanes retiendront de lui son chef-d'œuvre « Attica Blues » sorti

en 1972 sur Impulse !. Les autres, plus révoltés, se souviendront de son engagement viscéral pour la communauté noire, dans le mouvement du Black Power.

Ce 5 février, aux côtés du pianiste Jason Moran, Archie Shepp relance son combat dans un énième chapitre « Let My People Go ». Un album inspiré du jazz, oui, mais surtout de spiritual, de blues et de classique. L'occasion de refaire le monde avec cette légende vivante était trop belle, malgré le couvre-feu imposé et la situation sanitaire. Alors pourquoi s'en priver ?

**Vous avez enregistré, au bas mot, plus de 114 albums. Qu'est-ce qui vous anime aujourd'hui encore, en jouant cette fois avec le pianiste Jason Moran sur « Let My People Go », paru vendredi 5 février chez Archieball et L'Autre Distribution.**

C'est simple : Jason Maron est un jeune homme avec beaucoup d'originalité. Il porte en lui l'esprit des pianistes Thelonious Monk et Cecil Taylor, deux des plus grands créateurs modernes de jazz. J'ai été inspiré par son jeu et par tout ce qu'il jouait. Il donne sur ce disque une multitude d'influences, avec des reprises de morceaux originaux que j'ai composés et que Jason a aussi composés. Il y a aussi du spiritual, comme avec « Motherless Child », ce morceau mythique écrit vers 1870 avant l'abolition de l'esclavage.

**Sur cet album, ce n'est pas seulement du jazz. Vous l'avez dit, on écoute du spiritual, mais aussi du blues, voire même des thèmes de tonalités classiques.**

Toutes ces influences que vous citez sont en réalité la base du jazz. Depuis Duke Ellington et Louis Armstrong, nous avons trouvé le sens du blues en nous. Et le sens de la danse dans le jazz : le swing. Je suis un musicien afro-américain contemporain. Non pas un jazzman. Ma musique est un melting-pot d'influences et de toute l'histoire de la musique noire. On y retrouve évidemment les titres légendaires écrits par des maîtres du répertoire tels que Dizzie Gillespie, Charlie Parker, John Coltrane... Mais j'essaie d'y inclure le répertoire entier, comme des chansons populaires, du gospel, du blues. J'écris des musiques intemporelles et éternelles. Elles n'ont jamais été encadrées par une époque, ni limitées par la définition du simple mot « jazz ». C'est ce que j'ai toujours essayé de faire.

**Quelle est, alors, votre définition du jazz ?**

Si je dois le définir, mon jazz à moi a une vision africaine américaine. Si je pense au jazz en général, c'est le mot « jass », qui me vient en premier. C'est un mot provençal importé aux États-Unis à la Nouvelle-Orléans. Cela vient du terme « jas » qui veut dire « gîte ». Il fait référence aux bergeries construites dans la montagne pour les animaux. Ce mot a ensuite été adapté par un habitant de la Nouvelle-Orléans pour désigner ce style musical. « Jazz » est le premier nom donné à la musique des Noirs, jouée dans des bordels. Les jazzmen sentaient le jasmin, le parfum des prostituées de l'époque, quand ils montaient sur scène. Jasmin... Jas... Jazz. Tout est lié.

**Votre nom, votre jeu et votre empreinte musicale renvoient toujours au free-jazz. Pourtant, après l'avoir inventé, vous vous êtes très vite détourné de ce mouvement qui pouvait apparaître inaudible à la première écoute et trop complexe pour être apprécié à sa juste valeur.**

Le free-jazz était trop intellectuel. Je me rappelle quand ma mère écoutait ce que je faisais. Elle me demandait : « *Mon cher, tu joues de la musique sans mélodie.* » Je répondais que si, mais elle avait raison. J'ai réalisé que cette musique ne touchait pas les personnes qui m'avaient élevé et qui étaient, finalement, les plus proches de moi. Jouer du free-jazz, à l'époque, c'était pour se révolter, pour casser les codes de la société et éduquer les gens.

Et pour emmerder le monde, aussi ?

Jamais, oh ça jamais !

### **Si vous étiez né à une autre époque, auriez-vous quand même joué du jazz ?**

C'est évident. Le jazz me parle directement. J'ai toujours été fasciné par le son de cette musique. Je l'ai découverte, vers l'âge de 7 ans, grâce à mon père, qui jouait du banjo. Et j'ai commencé à décortiquer des thèmes de Fats Waller et James P. Johnson. C'était le début de l'apprentissage de la musique et le début de ma carrière. La musique, ce n'est pas facile. Il faut être appliqué, faire sans arrêt des exercices, avec beaucoup de discipline.

### **Très vite, votre musique est devenue militante, politique, engagée. Vous avez décidé de vous battre contre le racisme, avec votre musique... Pourquoi ?**

J'ai été élevé dans un esprit militant. Mes parents ont réalisés très tôt que les gens Noirs étaient victimisés par le racisme, aux Etats-Unis. J'ai écouté beaucoup de leurs discussions dans notre maison quand j'étais jeune. J'ai été tout de suite captivé par ce discours politique. Et j'ai eu envie que cela cesse.

Au début, je voulais devenir un avocat des droits civiques. Mon père m'expliquait que musicien, ce n'était pas une vie. Ce n'était pas une voie pour échapper au racisme et le combattre. Il voulait, pour moi, une éducation plus intellectuelle. J'ai choisi la loi quand je suis rentré à l'université. Une professeur de théâtre a lu une pièce que j'avais écrite, et m'a assuré que je pouvais devenir écrivain. J'ai suivi son avis et j'ai eu un diplôme en théâtre. Finalement, j'ai été rattrapé par la musique, et cela a été ma langue de combat.

### **Comment avez-vous découvert le mouvement Black Power ?**

J'ai rencontré des jeunes activistes qui m'ont tout de suite compris, comme Amiri Baraka, fondateur du Black Arts Movement. Ils étaient très engagés et j'ai trouvé en eux des esprits libres. Avec eux et le mouvement Black Panther, je voulais participer à la libération de mon peuple, le libérer de la pauvreté et de l'ignorance qu'il subissait. Je voulais nous trouver un environnement qui pouvait nous permettre d'exprimer le meilleur de notre personnalité.

### **Étiez-vous en accord, à l'époque, avec le discours de Malcom X qui prônait une lutte violente pour libérer l'homme noir d'une société blanche ouvertement raciste ?**

Malcolm X était un messie qui guidait le peuple noir. Il s'est exprimé et a combattu pour la dignité des Noirs, en rappelant l'époque où nous vivions en Afrique, après avoir été déplacés aux Etats-Unis en tant qu'esclaves. C'était un vrai innovateur, et c'était important pour moi de réaliser que j'avais une histoire commune avec l'Afrique. Sa lutte était aussi plus violente, mais c'était nécessaire.

Plus jeune, j'étais aussi très influencé par le combat de Martin Luther King. Lui, il était plus moderne, plus pacifique que Malcom X. Il exprimait la souffrance des Noirs qui vivaient dans le ghetto. C'était deux engagements politiques différents, mais ils se rejoignaient. Ils étaient un moteur puissant au changement même si, finalement, c'est le discours pacifique de Martin Luthert King qui a gagné dans l'opinion publique. C'est son discours marxiste qui l'a emporté.

### **Comme le vôtre, finalement. Vous considérez-vous toujours comme marxiste ?**

Je suis un Noir marxiste. Je le serai jusqu'à ma mort. C'est mon combat depuis toujours. Ce n'est pas juste des idées intellectuelles, c'est un feeling avec mes sœurs et frères. La pensée marxiste est la seule manière permanente d'évoluer. Je reste persuadé que c'est l'argent qui est le facteur aggravant de la condition des Noirs. C'est à cause de lui que certains Noirs se détestent. L'argent leur a permis d'échapper à un niveau de vie misérable et leur a offert une éducation. Mais les bénéficiaires n'ont pas, non plus, partagé cette libération avec les autres.

## **Les problèmes des Noirs ne sont toujours pas réglés soixante-dix ans après le Black Power...**

Rien n'est réglé et cela me rend profondément triste. Même avec l'élection de Barack Obama, président noir, les choses n'ont pas changé pour nous. Et si nous en sommes encore au même point, c'est parce que des Noirs ont choisi de vivre dans la moyenne classe. La classe moyenne ne s'intéresse pas aux problèmes des gens de la rue. La classe moyenne noire est aujourd'hui aussi déconnectée que pouvait l'être celle des Blancs à l'époque du Black Power. Ces Noirs de la classe moyenne ont profité de notre combat, mais ils ne veulent pas partager leurs succès avec leurs frères et sœurs en bas de l'échelle. Moi aussi, j'ai profité de cette chance : d'échapper à ma condition. Mais j'ai toujours essayé d'aider des associations ou des compagnons noirs qui étaient dans le besoin. J'ai toujours tendu la main.

## **Qu'avez-vous pensé en voyant les images du meurtre de George Floyd ?**

En voyant la vidéo de sa mort, je me suis posé cette question : Pourquoi des Blancs ont-ils encore ce pouvoir en 2020 ? Car dans les années 1960, nous avons apparemment gagné quelques libertés concernant les droits civiques. Mais ce racisme primaire existe toujours, à cause de la classe moyenne noire. Elle responsable du racisme aux Etats-Unis et complice des Blancs. George Floyd est né à Fayetteville en Caroline du Nord et a grandi dans le quartier noir de Third Ward. Lors de son arrestation, il venait de perdre son emploi d'agent de sécurité en raison du confinement au Covid-19. Cet homme appartenait à la classe qui n'a pas profité de la libération des Noirs aux Etats-Unis.

## **Avez-vous déjà été victime de racisme ?**

Oui. C'est arrivé plusieurs fois, mais je ne l'ai jamais réalisé sur le moment. Cela pouvait s'exprimer par de la violence physique. On m'a déjà frappé parce que j'étais Noir. Mais cela pouvait aussi être verbal avec des insultes et du rabaissement. Mais au risque de vous surprendre, la grande majorité de ces attaques l'ont été par des gens de couleur, plus noirs que moi. En vérité, c'était les résultats des conditions qui nous avaient été imposées par des Blancs.

Jeune, avec mes parents, nous vivions dans le ghetto. La majorité des quartiers des villes américaines restaient ségrégués selon la couleur de peau. Nous vivions donc entre Afro-Américains, et nous étions bloqués et désespérés dans notre condition. Le ghetto était un endroit très spécial, très violent, encadré par l'ignorance et les bagarres. Il était difficile d'échapper à cette vie car les Blancs profitaient de notre souffrance.

Mais grâce à mes parents, ma grand-mère et ma tante, j'ai réussi à avoir d'autres aspirations que celles imposées par la pauvreté et mon environnement. J'ai eu la chance de rencontrer quelques Blancs qui ont réalisé que j'avais quelque chose de spécial à offrir, avec ma musique, comme d'anciens professeurs. Une directrice d'école m'a aidé à aller au collège puis à l'université. Elle m'a identifié comme un jeune homme avec des qualités et m'a permis d'échapper au ghetto. J'ai eu beaucoup de chance.

## **Les choses se sont-elles aggravées pour les Noirs depuis l'élection de Donald Trump ?**

Bien sûr. Le discours général est devenu raciste, ouvertement. Donald Trump a pu permettre à des gens profondément racistes de s'exprimer en toute liberté, sans que personne ne le conteste. Nous aurions dû nous élever violemment contre ce blasphème. C'est pourquoi la guerre coloniale continue aujourd'hui, depuis le Black Power. Et nous le voyons avec l'émergence du Black Lives Matter, c'est une bonne indication. Pourquoi des Noirs ont-ils accepté ce niveau de discours, partagé par beaucoup de Blancs ? Même Kanye West a fait le jeu de Donald Trump. Quand il dit que les esclaves noirs ont choisi de l'être, c'est ignoble et ignorant.

## **Le mouvement Black Live Matter est-il proche des idées et des combats défendus par le Black Panther à l'époque ?**

C'est dans la même veine. Mais je me demande pourquoi nous devons encore répéter les mêmes choses, soixante-dix ans après. Pourquoi l'Histoire se répète-t-elle, indéfiniment ? Je me sens assez déconcerté de voir que nous en sommes toujours au même point, alors que nous avons combattu corps et âme ces idées nauséabondes que nous n'aurions jamais dû revoir réapparaître.

## **Que diriez-vous à la jeune génération pour combattre de nouveau ces idées racistes ?**

C'est difficile, car il y a soixante-dix ans, j'étais cette nouvelle génération. Et nous avons échoué. Il faut former une alliance avec le prolétariat, que nous combattions ensemble la misère, la pauvreté et les idées qui nous divisent. Et se rassembler autour d'un discours social, humaniste, politique. En tant que Noir, nous avons été unifiés, mais pas libérés.

## **Quelle écoute portez-vous sur le hip-hop ? Vous avez d'ailleurs déjà collaboré avec des rappeurs, notamment Nekfeu...**

J'écoute du hip-hop, de temps en temps. Déjà car il n'est pas possible d'y échapper, mais aussi parce que j'aime bien. Le hip-hop est la continuité du jazz. Nous sommes dans l'expression de la musique et des maux d'une société. Avant, il y avait John Coltrane, aujourd'hui il y a Chuck D de Public Enemy. Il est dans la linéarité de la tradition orale de Coltrane. Cela me plaît, même si, globalement, le rap est devenu totalement mercantile par rapport à l'époque où j'étais un rappeur.

## **Comment ça, « rappeur » ?**

Dans les années 1960, je faisais du rap. Quand j'étais à l'université, j'ai découvert la poésie. J'étais un des premiers à lire des textes de T. S. Eliot de manière saccadée et rythmée, sur des mélodies par exemple de Duke Ellington. Les paroles m'ont toujours captivé. Le discours est plus fort qu'une mélodie. Je suis en quelque sorte un parrain du rap.

## **Qu'aimeriez-vous que l'on retienne de vous, à votre disparition, Archie ?**

J'aimerais que l'on se souvienne d'« Attica Blues ». Ce disque est sorti en 1972 sous le label Impulse ! et fait référence aux [émeutes de la prison d'Attica en septembre 1971](#). Il exprime les choses que j'imagine de notre monde. C'est un message pour la jeune génération, qui vient de l'église. C'est un album pour le changement. Tout est réuni dans ce disque et il pourrait devenir la bande originale de notre monde moderne.

**Propos recueillis par Julien Bouisset**